

Paolo et Vittorio Taviani

« ...comprendre ce que nous sommes, ici et maintenant... »

Anne-Christine Loranger

Numéro 280, septembre–octobre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67395ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Loranger, A.-C. (2012). Paolo et Vittorio Taviani : « ...comprendre ce que nous sommes, ici et maintenant... ». *Séquences*, (280), 34–35.

Paolo et Vittorio Taviani

« ...comprendre ce que nous sommes, ici et maintenant... »

Depuis leurs débuts en 1944 avec **San Miniato, Luglio '44**, leur premier court-métrage, les frères Paolo et Vittorio Taviani poursuivent un questionnement sur la condition humaine. Au cours de leurs 68 ans de carrière, ce questionnement les a menés sur la route de la Palme d'Or à Cannes pour **Padre Padrone** (1977), sur celle du Grand Prix du Jury pour **La Nuit de San Lorenzo** (1982), et sur celle de Berlin en 2012 avec **César doit mourir**. Récipiendaire de l'Ours d'or, le film est basé sur une prestation de Jules César, pièce de Shakespeare, par un groupe d'hommes incarcérés dans la prison à sécurité maximale de Rebibbia, à Rome.

Propos recueillis par **Anne-Christine Loranger**

Je suis toujours prudente quand un film portant sur un thème sensible est, comme le vôtre, visuellement très beau. Étant donné votre sujet, qui est celui de prisonniers effectuant leur sentence en prison, n'y a-t-il pas un danger d'embellir excessivement la dureté et les difficultés de ce que ces hommes vivent?

Paolo Taviani: Je ne partage pas votre avis. Je pense que quand une œuvre d'art, quand un film, s'approche de la vérité, cette proximité vous aide d'une certaine manière à vivre votre vie. Même quand l'œuvre s'éloigne de la réalité, comme l'art le fait souvent, une œuvre d'art respecte toujours le mystère inhérent à la condition humaine. Quand vous atteignez ce mystère, vous pouvez alors mieux mener votre existence parce que vous avez matière à réflexion.

Un des processus douloureux quand on fait un film est le montage. On doit toujours couper quelque chose dans un film. Y a-t-il eu des coupures qui ont été douloureuses pour vous?

Vittorio Taviani: Quand nous commençons à penser à un film, nous tentons de penser à tout le matériel qui pourra l'alimenter, en termes de sentiments, d'images, de pensées, de questions, de sorte que ce matériel aille créer le rythme du film. Si quelque chose est omis, nous en sommes désolés mais nous ne partageons pas l'idée que l'art doit aspirer à représenter la totalité, l'ensemble du sujet. Il y avait un jeune poète qui voulait écrire un livre sur les quatre saisons et qui a demandé conseil au poète allemand Goethe. Goethe a répondu: 'mon cher jeune camarade, vous ne devez pas choisir les quatre saisons, vous devez juste choisir une saison et peut-être même un mois dans cette saison, peut-être une semaine, un jour dans cette saison, de sorte que vous puissiez puiser en profondeur dans le mystère inhérent à cette saison.



Photo: Paolo et Vittorio Taviani



César doit mourir | «L'homme est un animal politique» (Aristote)

Je pose cette question parce que j'ai été confrontée à ce problème quand j'ai écrit mon livre, qui inclut de la poésie et des photos: vous avez 300 pages de choses à dire et en raison du rythme, de l'histoire, etc., vous devez laisser aller du beau matériel. N'est-ce pas la sagesse du véritable artiste de savoir ce qu'il doit laisser aller?

Paolo Taviani: Dans notre cas, c'est Michel-Ange qui nous a enseigné cette sagesse. Un jeune artiste lui avait demandé que ce qu'il devait faire pour une sculpture et Michel-Ange lui a répondu: «l'art se situe dans ce qu'on enlève et non dans ce qu'on ajoute». Naturellement, nous avons eu des problèmes dans notre carrière en montant nos films, pour trouver le bon rythme et obtenir la synthèse parfaite de ce que nous voulions faire. Vous souffrez quand vous êtes forcé d'abandonner de belles idées. En même temps vous estimez que votre travail est plus significatif, et d'une certaine manière plus simple, plus nu, plus vrai dans son essence. Et alors vous ne le regrettez pas. Nous avons coupé tellement de belles choses dans le passé que c'est vraiment dommage de ne pas les avoir gardées parce que maintenant nous pourrions les avoir! Alors, bien que [le montage] soit un processus douloureux, c'est un peu comme si vous aviez une montgolfière: afin de la laisser monter dans le ciel il faut laisser aller de la matière... même lorsque cette matière est souvent la plus chère à obtenir!

On peut faire beaucoup de parallèles entre votre film et la situation politique en Italie. À cet égard votre film est éminemment politique. Était-ce votre intention?

Vittorio Taviani: Notre but est de faire des films pour comprendre ce que nous sommes, ici et maintenant, comment les êtres humains sont en eux-mêmes, dans leurs relations avec les autres et en tant qu'éléments d'une communauté. Le cinéma engagé est un cinéma politique, mais nous nous sentons mal à l'aise quand on mentionne ce genre de cinéma pour parler de nos films. Il est inévitable que, quand vous avez des portraits d'hommes dans leurs relations vis-à-vis les uns des autres, un message politique émerge. Comme l'a dit Aristote: «l'homme est un animal politique». Nous faisons un film pour comprendre la réalité autour de nous. Cette réalité est dure mais nous devons essayer

de lui donner une signification. Naturellement les conflits politiques, les situations politiques, se reflètent là-dessus. Nous n'avons aucun problème à dire que, pendant les années du gouvernement de Berlusconi, très néfastes selon nous, il y a eu des similitudes, des points de contact avec *Jules César*.

Parlons justement de Jules César. Comment les prisonniers ont-ils réagi à ce que vous leur demandiez?

Paolo Taviani: Nous avons pu voir comment ils entraient en relation avec leurs personnages. Lors des auditions, les prisonniers devaient dire leurs noms et adresses, une fois avec colère et une seconde fois avec désespoir. Tous ont voulu donner leurs véritables noms et adresses, les noms de leurs parents, sans pseudonyme. C'était surprenant. Nous avons aussi été surpris de constater que, à cause de leur passé lié à la manipulation, au secret, au mensonge, ces prisonniers étaient des acteurs, même s'ils jouaient de façon différente, pas de façon conventionnelle. Quand Brutus dit que César doit mourir, il le dit avec souffrance. On pouvait sentir une souffrance réelle parce que Salvatore lui-même sentait la souffrance d'avoir à tuer quelqu'un, mieux que ne l'aurait fait n'importe quel acteur. Ces prisonniers pouvaient communiquer les sentiments de la pièce de façon très réelle.

L'art est un processus transformateur. On voit dans la pièce que l'art a transformé ces hommes. Mais comment vous a-t-il transformé, vous personnellement?

Paolo Taviani: Je ne pense pas que cette expérience a totalement changé les détenus, les prisonniers. Ce serait trop beau! Naturellement ils ont menés cette expérience avec beaucoup de passion, ils sont passés par un processus d'identification avec les personnages shakespeariens. Ils pouvaient établir des parallèles avec les personnes qu'ils connaissaient dans le milieu dans lequel ils avaient vécu dans le passé. Il était très facile pour eux d'entrer dans le texte et ils ont tiré une certaine force de ce processus, mais cela ne signifie en aucun cas une rédemption. Ils se sont probablement approchés d'un sens de la vérité et peut-être cela a-t-il ouvert une conscience qui les aidera pour leurs vies, mais cela ne résoudra pas leurs problèmes. Mais l'expérience a pu les avoir changés un peu. Un petit peu... Quant à nous, pour chaque film que nous faisons, nous avons un autre projet en tête et nous ne faisons jamais cet autre film. Chaque film nous transforme et change notre manière de regarder la réalité, dans le sens que nous nous transformons en recherchant des sujets. Les choses que nous découvrons tandis que nous faisons les films déplacent nos centres d'intérêt. Mais je peux vous dire qu'à la fin d'une journée de tournage dans la prison, où nous étions épuisés mais satisfaits, nous nous sommes fait la réflexion que nous tournions ce film avec la même imprudence, la même intensité, que nos premiers films.